

Honte sur moi !

Martine Coenen

« Est-ce que j'ai quelque chose sur la figure qui fait que l'on me manque de respect ? »

Marqué par un passé de maltraitance physique et psychique grave dans un orphelinat d'Europe de l'Est, Martin se pose la question en me l'adressant. À force de travail et de volonté, soutenu par l'affection et la persévérance de ses parents adoptifs, il a pu se construire une identité sociale. Il a réussi des études et se distingue dans plusieurs activités sportives. Mais tout échec ou toute forme de rejet le renvoie à une honte dévastatrice qui l'invite à mourir. Souvent, il envisage le suicide pour échapper aux idées noires qui s'engouffrent en lui, à « le faire sombrer », selon sa propre expression.

Suite à un drame familial, François est hospitalisé après un an de quasi-réclusion dans son appartement crasseux duquel il ne sortait que la nuit, « pour que personne, dit-il, ne voie ma déchéance »...

Quant à Annie, battue par un mari qu'elle n'ose quitter, elle fait cet aveu : « On a honte d'être la victime de ce genre d'homme, on se referme sur soi dans une solitude absolue dont on interdit l'accès à tous ». Annie boit parce que dit-elle, elle a honte de rater sa vie parce qu'elle boit.

Le petit bout de fromage happe le regard de Virginie. Le petit bout de fromage insiste. Virginie l'avale et aussitôt le regrette. « J'ai trop mangé ». La culpabilité s'introduit. « Tu vas grossir ». Le petit bout de fromage s'insinue partout dans le corps, formant des capitons, infiltrant tous les tissus

qui semblent gonfler et peser de plus en plus lourd. Ça va se voir. Le Surmoi s'en mêle. « Tu as pris trop. Il va falloir le rendre ». Il impose la Jouissance : « Mange tout et fais-toi vomir », « Regarde ce que tu es ». Le cycle se poursuit et la honte s'installe. Virginie contemple sa défaite dans le miroir, jusqu'à ce que vidée, épuisée, purifiée, la honte recule un peu, le temps de quelques heures, de quelques jours : « Je ne suis *que* cette merde, mais ça ne se voit plus ». En elle tourne comme une ritournelle, cette phrase cent fois répétée au cours de diction : « Le riz tentant tenta le rat. Et tant le rat tenté tata le riz tentant, qu'à la fin il fut pris ».

Honte est issu du francique *haunipa* ou *haunita* qui signifie mépris, raillerie ; dans son évolution, ce mot renvoie rapidement aux notions de déshonneur et d'humiliation devant autrui puis de pudeur et enfin d'indignité devant sa conscience. Déjà, ce bref aperçu étymologique nous invite à distinguer les petites hontes et les grandes hontes, les moments de vécus humiliants et les états de déréliction désubjectivante. Toujours est-il que la honte est souvent terriblement douloureuse, qu'elle se cache derrière pas mal d'addictions, qu'il lui arrive de tuer silencieusement et que parfois, la dépression, puisque médicalisable, lui sert de refuge protecteur.

C'est pourquoi j'ai choisi d'aborder le thème de la honte lors de ces journées intitulées *Surmoi et Dépression*. En effet, nombreux sont les *déprimés* qui se sentent honteux. Honteux de ne pas arriver à être heureux, à s'épanouir, à se réaliser, à jouir de la vie, ainsi que le prescrivent les idéaux contemporains. Le sociologue Alain Ehrenberg a, dans son livre remarquable, *La fatigue d'être soi*¹, longuement analysé le succès de la *maladie* dépressive, le rattachant à l'exigence d'émancipation de l'individu, contraint d'être *soi-même*. On peut à cet égard se poser la question de la participation de la pensée psychanalytique à l'allégeance attendue de chacun aujourd'hui. Par ailleurs, il me semble que la honte — avec la haine, de l'autre et de soi, qu'elle engendre — peut n'être pas étrangère à la dépression et se masquer derrière le diagnostic souverain. Pourtant, c'est aussi un affect empreint d'ambiguïté et les moments de honte aiguë peuvent se révéler voluptueux. C'est donc plus précisément la question de la Jouissance dans la honte qui a retenu mon attention ici.

Je souhaiterais commencer d'abord par un rappel de quelques considérations sur la honte. Je vous renvoie à des auteurs comme Serge Tisseron et Claude Janin qui ont particulièrement travaillé ce thème².

1. A. Ehrenberg, *La fatigue d'être soi, Dépression et société*, Paris, Odile Jacob, 1998.

2. S. Tisseron, *La Honte. Psychanalyse d'un lien social*, Paris, Dunod, 1992 ; S. Tisseron, *Du*

La honte est un affect complexe qui recouvre à la fois une émotion, un jugement sur celle-ci en comparaison avec un modèle, et une angoisse d'être exclu, c'est-à-dire à la fois de perdre l'amour mais aussi toute forme d'intérêt au regard de l'autre. Certains auteurs, dont le psychanalyste français Claude Janin, font de la honte le premier affect organisateur de la psyché humaine présidant à l'aube de la vie psychique mais aussi à l'origine de l'humanité. C'est ce qu'évoque par exemple le récit de la Genèse dans lequel honte et reconnaissance de la nudité sont découvertes avec le fruit défendu. On observerait chez les nourrissons des mimiques et comportements qui attesteraient d'une honte précoce liée à l'état de passivation qui est le leur. La honte primaire se transformerait par la suite en honte secondaire, liée à des conflits psychiques entre instances.

« Nous avons cessé d'appartenir à la catégorie des gens corrects, qui ne boivent pas, ne se battent pas, s'habillent proprement pour aller en ville. Je pouvais bien avoir une blouse neuve à chaque rentrée, un beau missel, être la première partout et réciter mes prières, je ne ressemblais plus aux autres filles de la classe. J'avais vu ce qu'il ne fallait pas voir.(...) Je suis devenue indigne de l'école privée, de son excellence et de sa perfection. Je suis entrée dans la honte »³ écrit Annie Ernaux dans son roman intitulé *La honte*, paru en 1997.

La honte porte sur l'être même et sur la totalité de l'être renvoyant celui qu'elle affecte, à l'indignité, au rien, au déchet. En cela, elle se différencie de la culpabilité qui suppose une faute que se reproche le sujet, quelle que soit d'ailleurs la réalité de cette faute...

La honte affecte le corps qui sous son empire se met à rougir ou à pâlir, à suer et à défaillir, le corps qui aspire alors à sa propre transparence au désir de disparaître ou de n'être pas⁴. La mise en jeu concrète du corps dans la honte et le rapport à l'Autre qu'elle convoque en révèle la dimension de jouissance, comme prise du langage sur le corps.

La honte tache, notamment en raison de manifestations symptomatiques qui lui sont associées : ainsi des rougeurs, des plaques qui apparaissent sur la peau. La surface du corps a d'ailleurs été souvent utilisée comme lieu d'inscription des marques sociales d'infamie : marquage au fer rouge, tonte de la chevelure des femmes, tatouage de numéros... Elle tache et elle se diffuse. Comme le dit Annie Ernaux: « Il y a ceci dans la honte : l'impression que tout

bon usage de la honte, Paris, Ramsay / Archimbaud, 1998 ; Cl. Janin, *La honte, ses figures et ses destins*, Paris, PUF, Le fil rouge, 2007. Voir aussi J. Lacan, *Le séminaire, L'envers de la psychanalyse*, Livre XVII, Seuil, 1991, p. 209-210.

3. A. Ernaux, *La honte*, Gallimard, Paris, 1997, p. 108-109.

4. *Aphanisis* ou *mè phunai*.

maintenant peut vous arriver, qu'il n'y aura jamais d'arrêt, qu'à la honte il faut plus de honte encore. »⁵

« Le pire dans la honte, c'est qu'on croit être seul à la ressentir »⁶, poursuit-elle. C'est que la honte isole et pourtant, paradoxalement, elle est contagieuse. Nous pouvons avoir honte de l'autre, pour l'autre, à la place de l'autre. En effet, le sentiment honteux circule entre les individus, se transmet entre les générations, parfois sous formes de non-dits qui engendrent de véritables terreurs de penser.

Elle renvoie au Surmoi féroce et obscène, comme le qualifie Lacan, ce Surmoi maternel archaïque de la première dépendance, lié à la menace de la perte d'intérêt dont le regard est convoqué (la culpabilité renvoyant au Surmoi héritier de l'Oedipe).

La honte concerne le sujet du désir. C'est ce que nous rappelle Lacan dans le séminaire sur les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse. Je le cite : « Le regard se voit – précisément ce regard dont parle Sartre, ce regard qui me surprend, et me réduit à quelque honte, puisque c'est là le sentiment qu'il dessine comme le plus accentué. Ce regard que je rencontre (...) est non point un regard vu, mais un regard par moi imaginé au champ de l'Autre. (...) N'est-il pas clair que le regard n'intervient ici que pour autant que ce n'est pas le sujet néantisant, corrélatif du monde de l'objectivité, qui s'y sent surpris, mais le sujet se soutenant dans une fonction de désir ? »⁷

Le riz tentant tenta le rat et tant le rat tenté...

Dans la honte se pose surtout la question de la légitimité même du désir : ce qui est interdit en raison de la loi du langage, c'est le tout savoir, équivalent à l'inceste avec la mère. L'affect honteux est sans doute l'indice de ce désir. C'est donc bien en raison de l'illégitimité d'un désir que par contiguïté, la honte est convoquée en même temps que le surmoi féroce. L'inceste n'apparaît-il pas comme enjeu du déchaînement surmoïque ?

La honte est toujours liée à un dévoilement ou à la crainte d'un dévoilement, qui provoque chez le sujet une vulnérabilité dont on peut faire l'hypothèse qu'elle le renvoie aux temps premiers de son existence et à l'état de passivité auquel il était contraint. La détresse primordiale, la passivation, l'impuissance narcissique dont fait l'expérience le petit humain en raison de sa

5. Ibidem, p. 113.

6. Ibidem, p. 109.

7. J. Lacan, *Le Séminaire, Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Livre XI, Paris, Seuil, 1973, p. 79-80.

prématurité susciterait une honte primaire, mais après-coup : en effet, l'affect honteux est trop élaboré pour des temps aussi précoces, mais pourrait être disponible pour qualifier, dans un second temps, à la fois l'état de passivation par les pulsions et l'état de soumission au regard de l'autre.

Dans un texte intitulé *La honte* : « *Si un autre venait à l'apprendre* », le psychanalyste français Patrick Merot avance « qu'avoir honte, c'est de façon paradigmatique, avoir honte de se découvrir petit alors même qu'on s'est cru grand, d'être réduit à être un misérable ver de terre, un rebut, une déjection, alors qu'on se croyait un homme »⁸. Il résume sa position en disant que « la honte, c'est l'ombre de l'abject, tombée sur le Moi »⁹.

La jouissance de la honte sous le regard du Surmoi qui se traduit parfois par une étrange volupté – à distinguer du masochisme –, ne pourrait-elle être mise en corrélation avec ce mouvement du troisième temps de la pulsion, où le sujet se faisant être (se faisant voir, dévorer, jeter...) retrouverait un rapport à l'Autre paradoxalement rassurant parce qu'empreint de certitude : un temps où il n'est rien d'autre que l'objet sans valeur. Non pas la certitude mélancolique de n'être rien mais un temps d'expérience d'identification à ce rien.

La jouissance de la honte me semble en effet renvoyer au risque de destitution subjective lorsque le sujet approche de son fantasme. Elle révèle l'impossible d'une énonciation, l'indicible lorsque se dévoile dans toute son objectalité le rapport de l'être avec son Autre. D'une part, le sujet choit sous l'injonction de l'Autre surmoïque, qui le renvoie au rien : « Tu n'es que ça ! » et, d'autre part, le sujet acquiert, par le sacrifice ponctuel de son être, une sorte de reconnaissance de l'Autre. N'y aurait-il pas dans le temps de la pétrification honteuse, d'abandon paradoxalement voluptueux à l'état de chose, la mise en scène de l'attente imaginaire de la reconnaissance de l'Autre, une reconnaissance qui se passerait de mots, avant toute demande du sujet ? On serait, en d'autres termes, dans un mirage de complétude imaginaire où le sujet *se ferait* (comme dans le troisième temps de la pulsion) objet de la demande de l'Autre. Le raptus honteux est alors l'occasion d'une offrande sacrificielle du sujet, s'imaginant que, dans sa disparition, son effacement, il pourrait se rejoindre dans ce qui est le plus réel de son être, dans ce déchet qui est aussi la cause de son désir – c'est là son fantasme.

Pour résumer, je dirais que, dans la honte, le sujet côtoie ce qu'il est réellement, un objet (*a*), déchet voué à l'abandon, à la chute. Mais la honte est

8. P. Merot, *La honte* : « *Si un autre venait à l'apprendre* », *RFP*, t. LXVII, n° 5, 2003, p. 1743-1756.

9. *Ibidem*.

aussi, en même temps, ce qui lui évite de s'identifier totalement à cet objet, en raison de sa composante érotique et de l'humanisation qu'elle soutient. Il y a dans la honte un temps de passivation activement consenti sinon recherché qui sauve le sujet de l'anéantissement auquel il est convié tout à la fois.

La prise en charge de la honte passe nécessairement par sa nomination et par un tissage métonymique qui était empêché. La possibilité de parler a en effet été annulée, tout au moins autour d'un thème, d'un événement. La restitution d'une dimension imaginaire suppose la recherche de traces, de souvenirs, de scènes, de représentations qui devraient permettre de retrouver les signifiants refoulés. La reconnaissance de l'affect de honte favorise alors la séparation d'avec les énoncés identifiants pour faire échec au pouvoir sadique du Surmoi archaïque.

Oserais-je terminer en disant que ce n'est pas sans gêne que je vous ai soumis mes réflexions ce matin... Mais, après tout, comme l'écrit Elias Canetti : « Qu'est ce qu'on peut bien raconter sans honte ? »¹⁰

10. E. Canetti, *Le territoire de l'homme*, Paris, Albin Michel, La pochothèque, p. 1012.

